

6^{ème} conférence

Comment comprendre les démarches du Pape auprès des autres religions ?

le 6 mars 1994

La question d'aujourd'hui, très actuelle, est à la fois ample et très discutée ; mais il y en a une qui est encore plus discutée aujourd'hui, c'est l'Encyclique sur « La splendeur de la vérité » (*Veritatis Splendor*). Il est évident que ce sont là des démarches très personnelles, très originales. Quand j'étais étudiant, un dominicain avait fait une conférence sur le thème : « Diverses manières d'être Pape » et avait pris exprès comme exemples certaines physionomies de papes pour montrer combien l'Esprit Saint respecte la personnalité, l'individualité de chacun. C'est, du reste, visible pour nous dans la Bible (dans l'Ancien Testament et le Nouveau) : l'Esprit Saint, qui est l'auteur principal de l'Écriture, a composé un orchestre extraordinaire. Saint Augustin dit cela à sa manière, lorsqu'il dit que la Révélation est comme une musique. Lui-même a écrit un livre intitulé *De musica* où il essaie de mieux comprendre ce qu'est l'inspiration, et il montre, à propos de la parole de Dieu, que l'Esprit Saint se sert d'instruments différents. De fait, quand on regarde le choix de ces instruments, c'est assez remarquable ! De la Genèse, d'Abraham, Isaac et Jacob au Cantique des cantiques (en passant par le Lévitique), des Actes des apôtres à l'Apocalypse et à l'Évangile de Jean, quelle extraordinaire variété ! De même, quand on regarde les manières différentes dont les conciles se sont passés, c'est aussi très extraordinaire. Personne n'a donné de méthode particulière au Saint-Esprit pour faire un concile ; et l'Esprit Saint ne donne pas à chaque pape, au point de départ de son pontificat, l'orientation qu'il doit prendre.

Il est très important pour nous de voir combien l'Esprit Saint respecte la liberté de chacun de ses instruments. Il suffit de regarder la différence entre une petite sainte comme Thérèse de l'Enfant-Jésus et un saint François ou un saint Dominique... Et regardons actuellement Mère Teresa — car je crois que c'est une sainte — et d'autres que nous connaissons et qui sont pour nous comme des saints : ils sont très différents. Le Saint-Père fait partie de ceux que nous pouvons considérer comme des saints, et c'est peut-être à cause de cela que nombreux sont ceux qui ont beaucoup de peine à le comprendre. En effet, il est toujours très difficile de comprendre un saint... parce qu'il n'a pas le même gabarit que nous. Nous, nous sommes peut-être une vieille petite 2 CV... et quand on voit passer une grande voiture conduite par le Saint-Esprit ou ayant le gabarit du Saint-Esprit, ce n'est pas tout à fait la même chose ! On a envie de dire : « Non, c'est impossible ! », parce que nous, nous

n'aurions pas fait cela. Mais ce n'est pas cela, le critère de vérité ! Il est vrai que le Saint-Père a des audaces extraordinaires, qui peuvent nous affoler. Mais pourquoi pas ? Du temps du Christ, il y a des docteurs de la Loi qui ont dû être affolés devant Jésus — et pourtant ils cherchaient loyalement la vérité. Il y a des docteurs de la Loi qui ont dû être affolés de voir que Jésus avait choisi comme successeur celui qui, dans la nuit du Jeudi Saint, l'avait renié : Pierre. Cela a dû scandaliser certains. Mais le Saint-Esprit nous dérouté toujours, tout le temps, si nous voulons le suivre.

Il est donc très important pour nous de réfléchir sur certains actes du Pape et, entre autres, sur les deux grands rassemblements à Assise. Ces deux grands rassemblements (octobre 86 et janvier 93) sont en effet quelque chose d'assez étonnant. Ce qui est frappant, c'est que des deux côtés, la grande perspective, c'est la paix. Mais comprenons bien : « Mon Royaume n'est pas de ce monde »¹. Nous avons toujours la tentation de vouloir une incarnation de ce Royaume, une réalisation temporelle, alors qu'il faut le regarder toujours dans la perspective du Christ. Le Saint-Père, dans sa première Encyclique², *Redemptor hominis*, affirme avec force que la mission de l'Eglise, c'est la mission du Christ³. On trouve cela dans la Tradition, mais cela n'avait jamais été dit d'une manière aussi explicite. Or le Pape est celui qui est à la tête de l'Eglise pendant un certain temps comme vicaire du Christ, c'est-à-dire, celui qui *remplace* le Christ, celui pour qui le Christ a prié d'une manière particulière afin que sa foi demeure ardente, fidèle, et qu'il ne faiblisse pas⁴. La prière que le Christ a faite pour Pierre est pour tous ceux qui sont les successeurs de Pierre. Et avant de critiquer le Saint-Père, n'oublions pas qu'il est investi par le Christ, qu'il est enveloppé de la prière du Christ, et qu'il est pour nous dans une situation tout à fait particulière à l'égard de l'Esprit Saint, puisque Vatican I a proclamé l'infaillibilité du Saint-Père en matière de foi, en matière morale — et donc en matière de pédagogie. La dernière Encyclique est bien en matière morale, et pour toute l'Eglise, pour tous les Evêques ; elle est pour toute l'Eglise de la façon la plus explicite qui soit.

Avant de critiquer les gestes du Saint-Père, qui sont les gestes du Christ, qui sont à l'égard du monde entier, soyons sûrs que l'Esprit Saint est là, surtout quand il s'agit de religion. Qu'est-ce que la religion ? C'est une vertu humaine acquise par l'homme à partir de l'acte d'adoration. Elle est même la vertu morale la plus parfaite et donc la plus humaine, ce qui donne à l'homme sa dignité parfaite, quand il découvre l'existence de Dieu, son Créateur, et reconnaît sa dépendance à son égard. Et pour le chrétien, grâce à l'adoration, la vertu de religion est ce qui permet l'incarnation des vertus théologiques dans tous ses gestes, dans ses paroles, ses attitudes. On comprend alors comment la liturgie chrétienne, qui prolonge au niveau communautaire l'alliance entre les vertus théologiques et la vertu de religion, est quelque chose de sacré : on ne l'invente pas comme on veut. Ce n'est pas la créativité humaine qui peut faire une nouvelle liturgie, c'est l'Esprit Saint.

Il est donc extrêmement important pour nous de comprendre que les gestes du Pape sont vraiment les gestes du Christ pour nous, pour notre XX^e siècle, et que nous devons y être attentifs.

Rappelons-nous ce que disait le Saint-Père en 1986 : « Je voudrais que ce fait, si important

¹ Jn 18, 36.

² Je suis toujours très impressionné par les premières encycliques des papes : parce qu'il y a la grâce du point de départ, la grâce du début, et que l'Esprit Saint doit, d'une manière très particulière, aider chaque pape pour sa première encyclique. Quand on a 10 ans de pontificat, on connaît déjà un peu, tandis qu'une première Encyclique...

³ Voir notamment les §§ 18, 19 et 20.

⁴ Cf. Lc 22, 32.

pour le processus de réconciliation des hommes avec Dieu et entre eux, soit vu et interprété par tous les fils de l’Eglise à la lumière du concile Vatican II et de ses enseignements »⁵. Le Saint-Père a donc pleinement conscience que ce geste qu’il fait à Assise est dans la ligne directe du Concile, et que c’est pour la paix, la paix à l’intérieur des consciences religieuses. Un texte du Concile a fait beaucoup parler : celui sur la liberté religieuse. On l’a souvent très mal interprété, et il a été l’occasion de séparations. Un texte comme celui-là avait été longuement pesé avant d’être édité. J’ai connu le théologien qui passait des nuits entières, avec Paul VI, à regarder les textes qui avaient été votés pendant le concile Vatican II. Ces textes étaient votés par l’assemblée des Evêques, des Cardinaux, et ensuite Paul VI les recevait ; avant de signer, il les épluchait pour être sûr que ce soit bien conforme à la tradition de l’Eglise. En effet, ces textes n’avaient de valeur que s’ils étaient signés du Pape. Ce n’était donc pas la majorité qui leur donnait leur valeur, c’était la signature du Pape, il ne faut pas l’oublier.

Je me souviens qu’au début du Concile il y avait eu de fortes discussions : Est-ce que, pendant le Concile, le Pape doit se taire ? Et cela particulièrement pour la fameuse encyclique sur l’Eucharistie. J’étais à Rome la veille de sa parution, et on s’est demandé jusqu’à la dernière minute si cette encyclique *Mysterium fidei* sur l’Eucharistie allait paraître ou non. Le Pape s’était réservé un droit là-dessus, en reprenant un texte qui avait été lancé par un expert, un théologien qui avait des idées très avancées et qui voulait qu’on remplace le mot « transsubstantiation » par le mot *trans-finalité* ou *trans-signification*... Quand le Saint-Père a su que ce texte d’un expert avait été distribué à tous les Evêques, il a dit : « Non, ils ne voteront pas là-dessus » et il a fait paraître une encyclique. Il faut relire de temps en temps cette encyclique sur l’Eucharistie, qui est très belle. Le Saint-Père y a rappelé qu’il fallait garder le mot « transsubstantiation » qui était traditionnel dans l’Eglise, bien antérieur au protestantisme, à Luther, puisque pour Saint Thomas c’était déjà un terme qui représentait la tradition de l’Eglise. « Transsubstantiation » n’est pas du tout un mot inventé par Thomas d’Aquin (et donc dépendant d’Aristote), comme on l’a dit. Il date d’environ 100 ans avant, et l’Eglise l’a formé pour lutter contre l’« impanation ». « Impanation » voulait dire que la substance du pain et la substance du corps du Christ étaient là toutes les deux ; mais devant cela l’Eglise a dit non, en prenant les paroles de Jésus dans toute leur force : « Ceci *est* mon corps ». « Ceci », c’est à dire : ce que je vois, le pain que je vois, n’est plus du pain, c’est le corps du Christ, en vertu d’une transsubstantiation, c’est-à-dire d’une « conversion » qui se fait au niveau de l’être — et non pas quelque chose qui vient s’ajouter. Si c’était quelque chose qui s’ajoutait on ne dirait pas : « Ceci *est* mon corps », on dirait : « Ceci cache mon corps, ceci permet à mon corps d’être présent ». Les paroles de Jésus sont bien plus nettes : « Ceci *est* mon corps ». C’est très frappant, la précision avec laquelle l’Esprit Saint conduit son Eglise. Et il faut bien comprendre que dans le terme « transsubstantiation » (employé pour préciser le mystère de l’Eucharistie) « substance » n’a pas la même signification que pour le philosophe de la substance, Aristote. Pour l’Eglise et le théologien de l’Eucharistie, Thomas d’Aquin, « substance » a une signification commune, cela veut simplement dire quelque chose de radical, de fondamental, d’essentiel⁶ ; et donc « transsubstantiation » veut dire tout simplement qu’on passe de ce qu’est le pain au corps du Christ. Les *apparences* du pain ne sont pas changées (de même pour le vin), mais la *réalité* n’est plus du pain, c’est le corps du Christ. C’est

⁵ *La signification du rendez-vous d’Assise*, dans la Documentation catholique, n° 1929 (déc. 1986), p. 1065.

⁶ On parle souvent, dans la vie courante, d’un repas « substantiel », et on sait ce que cela veut dire. C’est le contraire d’un repas où on est resté sur sa faim.

objectif, et non pas subjectif ; ce n'est pas à cause de la foi des chrétiens que ce n'est plus du pain, c'est à cause des paroles du Christ dites par le prêtre. Car ce sont bien *les paroles du Christ*, dites par le prêtre ; et les paroles du Christ sont des paroles efficaces, qui peuvent réaliser ce qu'elles signifient : « Ceci est mon corps ».

« Transsubstantiation » n'est donc plus un terme philosophique ; l'Eglise prend ce terme et lui donne une signification propre qui est tout simplement : ce qui est radical, fondamental. Pour recevoir le mot « transsubstantiation » tel que l'Eglise le donne, je n'ai pas besoin de connaître la métaphysique d'Aristote, d'avoir lu le livre Z sur la substance, sur l'*ousia*. Heureusement ! parce qu'Avicenne avait dû lire 50 fois le livre Z de la *Métaphysique* d'Aristote pour comprendre ce qu'est la substance. Si tous les bons fidèles, pour faire un acte de foi parfait en la transsubstantiation, devaient lire 50 fois, en grec, la doctrine d'Aristote, il n'y aurait plus beaucoup de chrétiens ! C'était l'erreur de cet expert, une grosse erreur parce que tout cela avait été bien précisé.

Mais revenons à notre sujet. « L'Eglise a beaucoup réfléchi, sous l'inspiration du Saint-Esprit, sur sa position dans un monde toujours plus marqué par la rencontre des cultures et des religions. Selon le Concile, l'Eglise est toujours plus consciente de sa mission et de son devoir, de ce qui est même sa vocation essentielle, d'annoncer au monde le vrai salut qui ne se trouve qu'en Jésus-Christ — Dieu et homme. Oui, c'est dans le Christ seul que tous les hommes peuvent être sauvés. 'Car aucun autre nom sous le ciel n'est offert au hommes pour que nous puissions être sauvés'⁷. Mais puisque, depuis le début de l'histoire, tous les hommes sont ordonnés au Christ, celui qui est fidèle en vérité à l'appel de Dieu, dans la mesure où il connaît cet appel, peut arriver au salut acquis par le Christ. Consciente de la vocation commune de l'humanité, et de l'unique dessein du salut, l'Eglise se sent liée à tous et à chacun comme le Christ s'est uni, d'une certaine manière, à tout homme. Et à tous et à chacun, elle proclame que le Christ est le centre du monde créé et de l'histoire. Précisément parce que le Christ est le centre de tout dans l'histoire et dans le cosmos, et parce que 'personne ne vient au Père sinon par lui'⁸, nous pouvons nous tourner vers les autres religions dans une attitude marquée tout à la fois par le respect sincère et par le fervent témoignage du Christ en qui nous croyons »⁹. Voilà la finalité propre de cette rencontre. Ce n'est pas moi qui l'invente, c'est dit : « le respect à l'égard de toutes les religions » — le point de vue pratique de la liberté de conscience religieuse qu'on doit respecter — et, en même temps, « le fervent témoignage du Christ en qui nous croyons ». « Car en elles se trouvent les *semina Verbi*, le rayonnement de l'unique vérité dont parlaient déjà les premiers Pères de l'Eglise, qui sont vivants et travaillent au milieu du paganisme, et auxquels le concile Vatican II fait référence dans la déclaration *Nostra aetate*, comme dans le décret *Ad gentes*. Nous connaissons ce que nous croyons être les limites de ces religions, mais cela n'empêche en aucune manière qu'il y ait en elles des valeurs et des qualités religieuses, même insignes. Ce sont là précisément les 'traces' ou les 'germes' du Verbe »¹⁰ — le Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde¹¹. Ce n'est pas parce qu'on est catholique qu'on accapare la vérité. Non : on est possédé par la vérité, et du fait même qu'on est chrétien on respecte d'autant plus les hommes

⁷ Ac 4, 12.

⁸ Cf. Jn 14, 6.

⁹ *La signification du rendez-vous d'Assise*, pp. 1065-1066.

¹⁰ *Ibid.*, p. 1066.

¹¹ Jn 1, 9.

religieux.

Quelle est donc l'intention du Saint-Père dans cette réunion d'Assise, qui a choqué beaucoup de chrétiens ? Beaucoup de personnes ont vraiment été complètement choquées de voir le Pape prier avec des bouddhistes, des animistes, des gens qui n'ont rien à faire avec le christianisme, ou même avec des musulmans (les musulmans, encore, croient en un Dieu Créateur).

Pourquoi le Saint-Père fait-il cela ? Il fait cela face à la montée de l'athéisme. N'oublions jamais — nous l'oublions beaucoup trop — que dans l'histoire de l'humanité il n'y a jamais eu une montée d'athéisme aussi forte que celle des idéologies athées depuis 150 ans. Le Pape en a pleine conscience, alors que nous, nous sommes loin d'en avoir pleine conscience. Autrefois les philosophes étaient ceux qui montraient la dignité de l'homme, sa grandeur d'homme, et ils parlaient des dieux, et du Dieu suprême : Zeus ; et dans toutes les religions, dans toutes les traditions religieuses, on voit ce respect de Celui qui est au-dessus de tout. Pour en arriver à le nier, il faut une humanité qui ait cet orgueil — appelons les choses par leur nom — de prétendre se suffire à elle-même et de pouvoir, par elle-même, trouver son bonheur, trouver ce pour quoi elle est faite, et qui, de ce fait, se referme sur elle-même en rejetant toute attitude religieuse. Le Saint-Père réagit face à cette montée d'athéisme, à cette laïcisation extrême, à cette prétention qu'à l'homme d'avoir acquis une autonomie parfaite. N'oublions pas la parole du Saint-Père aux Evêques français, cette parole qu'il a dite aux Evêques réunis à huis clos et que je ne cesserai de rappeler : L'humanité vit actuellement une tentation telle qu'elle n'en a encore jamais connu d'aussi forte, une « méta-tentation » qui « va au-delà de tout ce qui, au cours de l'histoire, a constitué le thème de la tentation de l'homme » et qui « manifeste, pourrait-on dire, le fond même de toute tentation. L'homme contemporain est soumis à la tentation du refus de Dieu *au nom de sa propre humanité* »¹².

Beaucoup, aujourd'hui, disent : « Il y a toujours eu des luttes comme cela, et il y en a eu parfois de bien plus atroces que cela ». Le Saint-Père ne dit pas cela. Il dit qu'on vit aujourd'hui une tentation telle que l'humanité n'en a encore jamais vécu de semblable. Et quelle est cette tentation ? C'est que l'humanité, arrivée à l'état adulte, consciente de ce qu'elle est, estime qu'elle n'a plus besoin de sauveur ; elle croit qu'elle peut se sauver elle-même. Qu'est-ce que cela ? C'est la forme ultime de pharisaïsme, le pharisaïsme radical de l'homme. Le pharisien est celui qui est content de lui-même, satisfait, celui qui n'accepte plus d'être un pauvre, un mendiant, qui demande à Dieu, à Jésus, le secours. Il y a une forme de pharisaïsme radical qui fait que l'homme est satisfait de lui-même et ne cherche plus de secours en dehors de lui. Il croit qu'avec le progrès de la science et de la technique il va pouvoir se sauver. Cela a été dit, et le Saint-Père fait allusion directement à cela en dénonçant la « méta-tentation » devant laquelle nous nous trouvons. Le Saint-Père, face à cela, a réuni tous ces « grands » des diverses religions, tous ces « premiers ». Certes il n'y en a qu'un seul qui soit vraiment « premier », parce qu'il n'y a qu'une seule véritable religion : le christianisme. De cela, le Saint-Père en est convaincu ; il ne relativise pas du tout la religion chrétienne en faisant ce geste de miséricorde et de charité fraternelle, et en le faisant avec toute la discrétion — j'allais dire toute l'honnêteté — qu'on doit avoir. Le Saint-Père a pleine conscience de ce qu'est le christianisme par rapport aux autres religions, mais il comprend que face à l'athéisme, à ce rejet si radical de Dieu, il faut réunir tous ceux qui cherchent la vérité et qui essaient de comprendre qui est le véritable Dieu,

¹² Documentation Catholique, n°1788 (15 juin 1980), p. 590.

qui essaient de découvrir ce qu'est l'adoration à l'égard du Créateur. C'est une grande leçon sur l'importance de l'adoration que le Saint-Père veut donner à tous ceux qui ont encore, au plus intime de leur cœur, un souci de vérité, un désir de découvrir le Créateur, un désir d'être tout proche de lui et de l'adorer. On peut dire que c'est la recherche profonde de ce qu'il y a de radical dans l'humanité, son premier choix : choisir le Créateur ou, au contraire, le refuser. Adorer l'Être premier qui est notre Dieu, qui est notre Créateur et, dans ce monde qui se laïcise si vite, vouloir répondre de la manière la plus manifeste qui soit en témoignant que l'adoration, loin de diminuer l'homme, loin de l'appauvrir, loin de le ligoter, le libère parce que c'est l'acte de vérité pratique le plus fondamental. Nous sommes vrais dans notre vie pratique quand nous adorons Dieu, quand nous reconnaissons que cette adoration nous met réellement en présence de notre Créateur, et que nous voulons rester en sa présence.

Si nous voyons la réunion d'Assise dans cette lumière, c'est quelque chose de très grand. C'est rappeler à l'humanité qui dégringole — et très vite, car elle est sur une pente glissante et ne sait pas où elle s'arrêtera —, c'est rappeler à cette humanité, qui ne veut plus respecter la présence du Créateur, que pour n'être plus errante elle doit reconnaître cette vérité première, fondamentale : il existe un Être premier, que *tous les hommes*, en tant qu'hommes, doivent adorer. Cet Être que les traditions religieuses ont reconnu, c'est Dieu, Eloïm, le Très-Haut, Allah. C'est beau de regarder dans l'Écriture, dans l'ancien testament, tous les noms du Créateur. Tous ces noms du Créateur sont réunis dans la Bible ; et il y a des hommes qui vivent du Très-Haut, d'autres qui vénèrent le Seigneur, le Roi des rois, etc., et d'autres qui ont compris que Dieu est Amour, qui ont compris que Dieu est Père. Et il y en a qui sont allés jusqu'au bout par Jésus, par le Christ, et qui ont reçu l'enseignement actuel de l'Église, et qui ne sont donc pas orphelins. Tous, le Saint-Père, sous l'action de l'Esprit Saint, a voulu les rassembler pour qu'il y ait dans leur cœur quelque chose de commun : reconnaître la souveraineté du Créateur, et reconnaître qu'en face du Créateur la petite créature peut disparaître en adorant, peut proclamer que Dieu passe devant tout et devant elle, peut proclamer que sans la volonté actuelle de Dieu sur elle, elle ne serait *rien*, et que tout ce qu'elle est au plus intime d'elle-même provient de Dieu, et que cela lui a été donné gratuitement. C'est cela, un acte d'adoration : c'est reconnaître consciemment cette dépendance radicale à l'égard du Créateur et *aimer* cette dépendance parce que c'est cette dépendance qui fait que je suis une *personne* qui a son caractère propre et unique, et qui ne dépend que du Dieu Créateur au plus intime de son âme.

Par là le Saint-Père réunit tous ceux qui affirment l'existence d'une âme spirituelle capable d'adorer. En effet, le plus grand péril actuel est peut-être de fabriquer une vision de l'homme d'où l'âme spirituelle est totalement rejetée. Le Saint-Père, en faisant ce geste, connaissait le péril, et ce péril aujourd'hui éclate et des peuples entiers s'y laissent prendre. La science a supprimé l'âme.

La première fois que je suis allé à Athènes, en 1950, invité en tant que professeur à l'Université de Fribourg, j'y ai rencontré un des plus grands professeurs de mathématiques d'Athènes (qui m'a fait penser aux Pythagoriciens : c'était le type même du pythagoricien). Ce professeur m'a pris à part et n'a cessé de parler de l'âme spirituelle. Et il m'a dit : « Je sais que vous, vous y croyez, mais ici, plus personne n'y croit et c'est terrible : ils sont orthodoxes et ils se demandent s'il y a une âme spirituelle ! ». De fait, pendant ce séjour, j'ai entendu très vite la question se poser : « Avec le progrès de la science biologique, peut-on encore croire en l'âme spirituelle dans l'homme ? » — et cela revenait tout le temps.

Il y a en effet aujourd'hui une tentation terrible, de croire que la connaissance adéquate qu'on

peut avoir de l'homme se ramène à une connaissance biologique, aux neurones — l'homme est une « cathédrale de molécules »... Mais il y a autre chose dans le cœur de l'homme ! Le cœur de l'homme n'est pas seulement « une bonne pompe qui fait passer le sang », comme me le disait une fois un biologiste ; le cœur de l'homme exprime symboliquement une présence spirituelle d'amour d'un être humain à l'égard d'un autre être humain, il exprime qu'il y a en nous quelque chose d'infiniment mystérieux qui est notre âme spirituelle. Et dès que nous découvrons cela, nous adorons. Le geste le plus fondamental et premier de notre âme spirituelle qui anime notre corps, qui l'« informe », c'est le geste de l'adoration, où nous reconnaissons que nous sommes totalement dépendant de Dieu jusque dans notre corps, dans notre être, dans tout nous-même, et où on remercie Dieu de nous avoir créé avec amour comme une œuvre de lumière et une œuvre d'amour. Le Pape, qui a de cela une conviction parfaite, a voulu réanimer tous ces hommes religieux qui, si facilement se laissent contaminer par une culture purement positiviste. Il a voulu les réveiller... C'est un acte de miséricorde et d'amour pour tous ses frères religieux, un acte très grand qui veut rappeler ce qu'il y a de premier dans toute attitude religieuse — adorer et prier —, et le respect que l'on doit avoir les uns pour les autres parce que notre âme est créée par Dieu. En respectant l'homme religieux, même s'il y a chez lui des choses qui ne sont pas au point, je respecte le Créateur de cet homme et je l'aime. Le geste du Saint-Père a donc été un grand geste d'amour pour tous ces hommes religieux.

On découvre là comme un appel très fort de l'Esprit Saint à travers ce fils bien-aimé qu'est le Saint-Père : rappeler à tous les hommes de bonne volonté que l'adoration du chrétien a un caractère unique car elle se fait à travers le cœur du Christ, par le cœur de l'unique Fils bien-aimé. C'est une adoration « en esprit et en vérité »¹³, c'est une adoration qui prend tout l'homme et qui prend tous les hommes. Quand j'adore Dieu en tant que catholique, en tant que chrétien, quand je célèbre la messe qui est la grande adoration de la Croix, j'adore pour tous les hommes ; pas seulement pour moi, mais pour tous les hommes, comme le Christ à la Croix. Il faut que cela se manifeste pour que les hommes puissent le comprendre ; c'est alors le mystère de l'Eucharistie qui montre tous ses effets, puisqu'on ne peut abandonner aucun homme de bonne volonté, aucun de ceux qui cherchent la vérité.

Le second geste est analogue, avec une modalité différente : face à la guerre, il faut montrer que seule l'adoration peut apporter la paix. Des hommes qui n'adorent plus se jalourent, et s'il n'y a plus l'adoration, avec comme fruit premier la paix, ce sera la jalousie farouche, d'où la haine — même entre des frères qui croient au même Dieu. C'est le grand scandale pour ceux qui ne croient pas en Dieu, de voir que des frères proches, qui parfois même croient tous au Christ, qui ont une volonté de croire au Christ, puissent avoir entre eux une telle haine et aller jusqu'à des actes qui sont indignes de l'homme, indignes de quelqu'un qui adore Dieu, des actes qui ne respectent plus l'homme. On comprend que, en face de ce déchirement qui devrait tous nous toucher profondément, le Saint-Père, qui est le père de tous, refasse un geste analogue — mû en cela par l'Esprit Saint et Marie — parce que les divisions, dans une famille, sont une blessure pour le cœur de la mère. En réalité, ce n'est pas refaire le même geste, ce n'est pas une copie, c'est comme une application nouvelle de ce geste pour montrer qu'on ne peut pas accepter cela, qu'on ne peut pas être solidaire de la haine et que tous, dans la mesure où nous le pouvons et là où nous le pouvons, nous devons montrer que nous ne sommes pas d'accord et tout faire pour mettre fin à la guerre.

¹³ Jn 4, 23.

Le Saint-Père, par là, montre que l'attitude religieuse est la seule garantie de la paix. S'il n'y a plus l'adoration, s'il n'y a plus cette attitude religieuse à l'égard du Créateur, les hommes ne pourront plus se rencontrer et s'aimer. Il y aura un déchirement qui pourra aller très loin parce que l'homme, portant en lui une « étincelle de divin » (comme disaient les néo-platoniciens), ayant en lui quelque chose qui l'apparente à Dieu, étant à l'image de Dieu, est fait pour l'absolu. Si l'homme ne découvre pas ce sens de l'absolu dans l'attitude religieuse fondamentale de l'adoration, il y aura la guerre, les oppositions, et on ira toujours plus loin dans ces oppositions. On arrive aujourd'hui à un moment où l'humanité s'unit de mille façons et où, par le fait même, les choix d'humanité — savoir si on va vers la paix ou si on va vers la jalousie, la division, la haine — deviennent de plus en plus impératifs. C'est ce que le Saint-Père a senti et ce devant quoi il a réagi avec tant de force dans ces deux gestes d'amour, de miséricorde, sous la conduite de Marie et de l'Esprit Saint, en tant que chef de l'Eglise.